
Histoire et conscience historique des pays russes

Pierre Gonneau



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/2499>

DOI : 10.4000/ashp.2499

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 245-250

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Pierre Gonneau, « Histoire et conscience historique des pays russes », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 149 | 2018, mis en ligne le 11 juillet 2018, consulté le 08 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/2499> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.2499>

Tous droits réservés : EPHE

HISTOIRE ET CONSCIENCE HISTORIQUE DES PAYS RUSSES

Directeur d'études : M. Pierre GONNEAU

Programme de l'année 2016-2017 : I. *Le genre du Paterikon dans l'hagiographie slave orientale (XII^e-XVI^e s.)*. — II. *Diplomatique russe : les actes les plus anciens de l'espace slave oriental (XII^e-XIV^e s.)*. — III. *Questions diverses*.

I. *Le genre du Paterikon dans l'hagiographie slave orientale (XII^e-XVI^e s.)*

Les Slaves orientaux, convertis au christianisme orthodoxe par la volonté du prince Vladimir de Kiev en 988, ont développé leur propre tradition hagiographique à partir du XI^e siècle. À côté du type du saint prince martyr, incarné par deux fils de Vladimir, Boris et Gleb, qui acceptent la mort, plutôt que de participer à une guerre de succession fratricide (1015), on voit rapidement s'affirmer le type du saint moine, avec les figures d'Antoine († 1072) et Théodose († 1074), respectivement fondateur et organisateur du monastère de l'Assomption, situé alors à la périphérie de Kiev et plus connu sous le nom de monastère des Grottes. Dès l'époque de la rédaction du *Récit des temps passés* (*Povest' vremennyx let*, v. 1110-1117), on trouve dans cette première chronique des Slaves orientaux une série de digressions racontant les débuts de l'abbaye et les exploits de ses premiers moines. Ce sont les entrées des années du monde 6559 (1051), 6582 (1074), 6597 (1089), 6604 (1096), 6614 (1106) et 6616 (1108). Par ailleurs, le moine Nestor compose une Vie de Théodose des Grottes, vers 1080-1088. Ces textes sont repris et enrichis pour former un *Paterikon*, ou récit sur les Pères. Ce type de compilation, rassemblant des épisodes édifiants mettant en scène les ascètes d'un monastère ou d'une région, connaît une certaine diffusion dans les cultures slaves orthodoxes. Il existe notamment une adaptation slavonne du *Pré spirituel* de Jean Moschos († 619), appelée *Paterikon du Sinaï* dont on possède des manuscrits des XI^e-XII^e siècles. Une première rédaction du *Paterikon des Grottes de Kiev* (*Kievo-Pečerskij Paterik*) est achevée à Kiev dans le premier quart du XIII^e siècle, sans doute vers 1223. Le *Paterikon de Kiev* est né des remontrances adressées à cette époque par Simon, évêque de Suzdal'-Vladimir (de 1214 à 1226), à Polycarpe, un ambitieux qui se contente mal de sa position de simple moine des Grottes. Simon, un ancien de la même abbaye, regrette de l'avoir quittée et adresse à Polycarpe quelques récits choisis sur les exploits des saints frères de la communauté. Il exhorte Polycarpe à s'intéresser à ces exemples. Polycarpe se prend au jeu et complète le corpus auquel est joint une nouvelle version de la Vie de Théodose. Le succès du *Paterikon des Grottes de Kiev* est durable et assure sa conservation jusqu'à nos jours. On ne possède en effet aucun témoin antérieur au manuscrit commandé par Arsène, évêque de Tver' en Russie, en 1406. Le texte est ensuite remanié à deux reprises à Kiev par le moine Cassien (1^{re} rédaction de 1460, 2^e rédaction de 1462). Ces nouvelles rédactions sont accomplies dans une période faste pour Kiev, où la cité, sous la suzeraineté de la grande-principauté de Lituanie, est gouvernée par un prince lituanien de confession

orthodoxe, Semen Olel’kovič, qui fait restaurer l’abbatiale de la Dormition des Grottes en 1470. La Rédaction 1 de Cassien s’ordonne en trente-neuf discours (*slovo*, pl. *slova*) et la Rédaction 2 en trente-huit. Contrairement au manuscrit d’Arsène, elle intègre au recueil des textes qui éclairent le lecteur sur les étapes de sa composition : lettre de Simon à Polycarpe l’incitant à rester moine (discours 14), lettre de Polycarpe à Acyndine, abbé des Grottes (discours 24), exhortations de Simon à Polycarpe à la fin des discours 17 à 23, conclusion de Polycarpe au récit sur Agapet le Médecin. Enfin, les rédactions de Cassien ajoutent à celle d’Arsène le récit sur le moine-peintre Alympios, qui glorifie l’humilité et le talent de l’iconographe. La tradition manuscrite se poursuit notamment sur les terres ukrainiennes et le pas de l’imprimerie est franchi au xvii^e siècle. En 1635, une première édition en traduction polonaise est réalisée par Sylvestre Kosiv (Kosov ou Kossov en orthographe russe). En 1661 paraît une édition en slavon, avec un jeu de gravures. À cette époque, le territoire actuel de l’Ukraine est disputé entre la Pologne-Lituanie et l’Empire russe et les tensions confessionnelles sont fortes. Le monastère des Grottes reste un bastion de l’Église orthodoxe, au sein de la métropole de Kiev, restaurée en 1635, qui se veut loyale envers le roi de Pologne. Mais après 1667, Kiev fait partie de l’Empire de Russie et la métropole de Kiev devient bientôt suffragante du patriarcat russe. Malgré cette évolution, on constate que les publications kiévienne font preuve d’une ouverture d’esprit et d’esthétique beaucoup plus grandes que celles de l’Hôtel de la Presse de Moscou. Ainsi, les gravures de 1661 sont-elles assez marquées par les influences de l’esthétique baroque de la Contre-Réforme. En 1702, une nouvelle édition, également ornée de gravures, est réalisée par Leontij Tarasevyč, artiste ukrainien qui avait auparavant séjourné à Moscou où il avait peint un portrait de la régente Sophie, demi-sœur de Pierre le Grand. Le prédécesseur du directeur d’études, Vladimir Vodoff, avait utilisé le *Paterikon des Grottes*, parmi les sources de ses recherches sur le lexique politique de la Rus’ de Kiev, durant les années 1978-1981. Les travaux entrepris à partir de cette année se donnent pour but de proposer une traduction du *Paterikon*, dans la version établie par la collection Bibliothèque de la littérature de l’Ancienne Russie (*Biblioteka literatury Drevnej Rusi*), publiée sur papier et accessible en ligne sur le site de l’Institut de littérature russe de l’Académie des sciences de Russie¹. Cette édition reprend la Deuxième rédaction de Cassien, d’après un manuscrit de la fin xv^e-début xvi^e siècle (Bibliothèque nationale de Russie à Moscou = RGB fds. Rumjancev n° 305), complété pour les parties manquantes ou altérées par un témoin de la même époque (Moscou, Archives des actes anciens = RGADA fds. Obolenskij, n° 69).

II. Diplomatie russe : les actes les plus anciens de l’espace slave oriental (XII^e-XIV^e s.)

À partir du mois de mars 2017, les notices des chartes préparées l’an dernier, avec le concours d’Aleksandrs Ivanovs, directeur d’études invité en mars 2016, ont été relues et mises au point. Elles seront publiées dans le recueil des plus anciennes chartes russes qui devrait inaugurer dans les prochaines années la *Series Rossica* des *Monumenta Palaeographica Medii Aevi* (MPMA). En outre, le directeur d’études a

1. <http://lib.pushkinskijdom.ru/Default.aspx?tabid=2070>.

traduit en français et mis en ligne sur le site de l'équipe HISTARA (<http://equipe-histara-ephe.fr/professeurs-invites>) les powerpoints des quatre conférences que M. Ivanovs avait faites lors de sa venue à Paris. Ils constituent une initiation précieuse, sur pièces, à la paléographie, à la diplomatique et à l'archivistique des chartes russes médiévales. Les séances de mars et d'avril ont été consacrées à l'examen des sceaux, conservés ou perdus, qui validaient les chartes de la principauté de Smolensk adressées à la ville hanséatique de Riga et au Gotland. Les photographies et les dessins fournis par A. Ivanovs ont permis de s'en faire une idée précise. L'analyse spectrographique, réalisée tout récemment, a établi qu'il s'agit de bulles dans un alliage composé principalement d'argent, recouvertes d'une fine dorure. Les relevés des sceaux perdus effectués au XVIII^e siècle sont d'une excellente qualité, puisque le dessin du sceau perdu du prince Fedor Rostislavič (jadis appendu à la charte de 1284 concernant un verdict sur un poids falsifié) est tout à fait conforme aux sceaux contemporains du même prince que l'on possède encore. Avant d'aborder la question diplomatique, les séances d'octobre à février ont été dévolues à des études sur l'iconographie de la *Chronique enluminée* du règne d'Ivan le Terrible (1568-1576), déjà abordée lors des années précédentes². Le tome Golitsyn, dit aussi *Chronique impériale* (*Carstennyj letopisej*), couvre les années 1114-1247 et 1425-1472. Dans cette deuxième tranche chronologique, une part importante est dévolue au récit de la participation des Russes au concile de Ferrare-Florence (1438-1439), qui voit le chef de l'Église russe, le métropolite Isidore Monemvastès, souscrire à l'union avec Rome voulue par les Byzantins, avant d'être désavoué à son retour à Moscou, puis contraint d'abandonner sa charge (1440-1442)³. Le récit proprement dit, long de 184 pages (LLS13, p. 222-406), est conduit sous forme annalistique, en année du monde (style de septembre), du printemps 6945/1437 au 15 septembre 6951/1442. Au passage, s'intercalent quelques feuillets consacrés aux affaires russes locales et notamment un récit tout à fait remarquable sur le trépas du prince Dmitrij Jur'evič le Bel, cousin du grand-prince de Moscou, Vasilij II, le 22 septembre 6949/1440 (LLS.13, p. 335-362). Le départ d'Isidore (que Vasilij II préfère laisser s'enfuir pour se débarrasser de l'hérésie latine), le 15 septembre 1442, est loin de conclure cet épisode. Le chroniqueur précise que le métropolite fugitif s'en est allé rejoindre le pape à Rome, conduit par un démon (ce que l'enlumineur illustre de façon explicite, LLS.13, p. 403-405) et rédige un vibrant éloge de Vasilij II « très sage tsar de toute la Rus' » qui est représenté couronné, assis sur un trône en compagnie de son épouse entouré des Pères de son Église, dans une pose tout à fait impériale (LLS.13, p. 406). Mais l'exposé se poursuit avec un long dossier canonique de 123 pages, également illustré, dans lequel ont été collationnées des citations de canons des conciles œcuméniques, des épîtres et des gloses de patriarches et métropolites orthodoxes, ainsi qu'une histoire de l'iconoclasme

2. Voir les rapports des années 2010-2011 à 2012-2013 et l'article : « La Chronique enluminée d'Ivan le Terrible (1568-1576) : études et perspectives », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, IV (novembre-décembre 2013), p. 1511-1533.
3. Le texte était déjà disponible dans l'édition de la *Chronique de Nikon*, dans *Polnoe sobranie russkix letopisej*, [ci-après PSRL], t. 12, Moscou, Nauka, 1965, p. 23-61. Dans l'édition fac-similé de la *Chronique enluminée* : *Licevoj letopisnyj svod XVI veka. Russkaja letopisnaja istorija*, t. 13, Moscou, AKTEON, 2013, p. 222-529 (ci-après LLS.13).

byzantin et du basculement de la papauté dans « l'hérésie latine », dû largement au roi des Francs Karul (Charlemagne). Les tribulations de la papauté et la rupture de la communion avec l'Église grecque font l'objet de plusieurs récits qui se complètent. Le point d'orgue est l'« Histoire de Pierre le Bègue », pape mythique qui aurait permis tout à la fois aux membres du clergé d'avoir sept épouses et autant de concubines qu'ils le souhaitent, autorisé de jouer de l'orgue (ou des instruments⁴) dans les églises, donné licence à tout un chacun, clerc ou laïc, de se raser la barbe, de manger grands et petits serpents, accepté que les hommes et les femmes aillent aux bains publics ensemble (LLS.13, p. 523-524)! On trouve là un curieux mélange de critiques précises portant sur les pratiques liturgiques et les mœurs des pays « Latins » (où d'ailleurs la question des bains publics fut souvent débattue), ainsi que de pures affabulations. Enfin, le dossier se referme sur un texte intitulé « De la Bretagne et du prince des Alamans » (*O Vretanii i o knjazě Almanitskom*). Ce récit, emprunté à *Chronographe russe de la rédaction de 1512*⁵, fait état des relations complexes, confessionnelles et politiques, entre la papauté, l'Empire romain d'Occident, l'Empire byzantin iconoclaste et l'île de Bretagne. Les populations de cette dernière ont reçu le baptême sous Constantin le Grand et sont d'une impeccable orthodoxie, mais, pour leur malheur, elles ne disposent pas de livres liturgiques dans leur langue et doivent donc utiliser des livres en latin. Le pape profite de cet ascendant et du désir des Bretons de voir un des leurs recevoir la couronne impériale pour les suborner. Un prince des Alamans (*sic*) vient à Rome se faire couronner par le pape, rompant ainsi l'ancienne communion avec Constantinople, et dès lors les Bretons ne tardent pas à sombrer dans l'hérésie latine. De son côté, le pape crée « dans les grandes villes romaines⁶ » ses propres quatre patriarches, à la place de ceux d'Orient, « et on les appelle cardinaux » (LLS.13, p. 529). Le lien avec la polémique sur l'Union de Florence est clair : il a été abondamment question dans le récit du concile des livres que les Latins et les Grecs citent les uns contre les autres et les cardinaux (*gordinaly*) romains sont mentionnés avec d'autant plus d'hostilité que le métropolite de Russie Isidore a été promu par le pape Eugène IV cardinal et légat *a latere* pour récompense de son uniatisme. Mais on peut aussi se demander si les quatre cardinaux ne sont pas simplement là pour faire pièce aux quatre patriarches d'Orient, à la manière des contes, ou encore s'ils sont quatre comme les points... cardinaux. Une autre association est suggérée par l'iconographie de la p. 525 qui montre le pape enseignant les Bretons et couronnant leur prince (au bas de l'image), puis un navire se dirigeant vers les îles britanniques et, en vis-à-vis, le peuple breton recevant le baptême au bord de l'eau (section médiane) et, sur sa grande île, l'empereur breton couronné et nimbé face à ses sujets, contemplant un livre ouvert posé sur un autel d'église orthodoxe (en haut de l'image). En effet, cette composition rappelle, *mutatis mutandis*, l'image de la première ambassade russe en Angleterre, sous le règne d'Ivan le Terrible, telle qu'elle est peinte dans le *Tome synodal* de la *Chronique enluminée* (LLS.22, p. 433). En haut de l'image, Ivan le Terrible couronné reçoit son ambassadeur, Osip Nepeja, de retour d'Angleterre, avec un couple de lions et divers autres cadeaux officiels. La section

4. *Argany*. Le terme *argan* / *organ* peut désigner un instrument de musique, sans plus de précision.

5. Texte publié dans PSRL, t. 22.1, p. 327.

6. *i.e.* de rite romain.

médiane peint un naufrage sur la mer, illustrant les propos de Nepeja qui raconte au tsar que le navire anglais qu'il avait pris a coulé en vue des côtes écossaises et qu'il a été sauvé de justesse. La section inférieure montre Nepeja reçu dans la grande cité de Londres par la reine Marie et son mari, le futur Philippe II d'Espagne. Le rapprochement thématique est facilité par le fait que sur l'image bretonne, censée se rapporter à l'époque carolingienne, comme sur l'image anglaise, les laïcs portent des costumes où l'on reconnaît des éléments caractéristiques de la mode occidentale dans les illustrations du règne d'Ivan le Terrible : culottes bouffantes, pourpoint... Se pourrait-il que l'intérêt pour la Bretagne ancienne et ses problèmes de livres soit dû au fait que les Russes ont entendu parler des querelles entre Henri VIII et le pape et des efforts entrepris en Grande Bretagne pour traduire les Écritures en anglais? Ce point de départ a amené le directeur d'études à recenser plus systématiquement les mentions de Bretagne et d'Angleterre dans la *Chronique de Nikon* et dans les différentes rédactions du *Chronographe russe*. En outre, le court récit sur le trépas de Dmitrij le Bel a été lu et commenté en rapport avec les questions ayant trait à la « bonne mort » dans la Russie du xv^e siècle et dans les chroniques moscovites. Tout part d'une anecdote visiblement authentique, attestée par des proches du défunt prince dont les noms sont cités. Dmitrij, prince cadet de la lignée de Moscou, est encore un jeune homme quand il tombe soudain malade, devient sourd et perd l'appétit. Alors qu'on tente de lui donner la communion, il se met à saigner abondamment du nez. Le prêtre doit lui boucher les narines avec du papier. Le prince semble se remettre, ses courtisans se retirent pour aller boire chez un certain Dionisij Fomin. On les rappelle d'urgence dans la soirée, car le prince agonise et meurt. On boit à sa mémoire, puis les participants à la veillée s'étendent autour du corps et dorment d'un sommeil lourd. Mais au milieu de la nuit, le prince se réveille et entonne des cantiques. Un clerc qui n'avait pas bu réveille les autres, effrayés par ce prodige. Pendant quatre jours, Dmitrij le Bel demeure en vie, chantant des hymnes, adressant la parole à certains proches, mais ne répondant pas à leurs questions, puis il meurt une deuxième fois. Son frère Dmitrij Šemjaka (le rival de Vasilij II pour le trône de Moscou) vient s'incliner sur sa dépouille, puis on la scelle dans un tronc calfaté et on la transporte à Moscou où elle est déposée dans la nécropole familiale de l'Archange Michel. Quand on ouvre le cercueil qui a servi au transport, le 14 octobre, 23 jours après la mort, au terme d'un voyage difficile (le chariot a versé deux fois) on trouve le corps et les vêtements intacts. Comme on le voit, le récit est édifiant, quasi-hagiographique : le visage du prince défunt est « blanc, comme s'il dormait, sans traces bleues ou noires ». Sans aller jusqu'à élever Dmitrij le Bel au rang des saints, les copistes de la *Chronique enluminée* reprennent cet épisode qui glorifie un cousin d'Ivan le Terrible, issu d'une branche rivale. Les miniatures montrant ses funérailles à Moscou (LLS.13, p. 359-362) représentent, d'une manière tout à fait reconnaissable, la nouvelle église de l'Archange Michel, reconstruite au début du xvi^e siècle par un architecte italien, et non une église anonyme : nous avons affaire à une illustration topographique, même si elle est anachronique. A également été lu et commenté le poème de Konstantin Bal'mont qui retranscrit à sa manière l'histoire de Dmitrij le Bel. Tiré du recueil *Édifices en feu* (*Gorjaščie zdanija*, 1900), il donne un récit de ce trépas dont le clergé est totalement absent, laissant le prince seul avec les boyards, puis avec le « peuple blafard ».

III. Questions diverses

La séance du 17 mai a été consacrée à la présentation du livre : *L'icône dans la pensée et dans l'art : Constitutions, contestations, réinventions de la notion d'image divine en contexte chrétien*, coordonné par Kristina Mitalaitė et Anca Vasiliu, Turnhout, Brepols, 2017 (Byzantios. Studies in Byzantine History and Civilization, 10). A. Vasiliu a retracé la formation de la philosophie et de la théologie de l'image, depuis le monde hellénistique jusqu'à la pensée chrétienne des premiers siècles. K. Mitalaitė a évoqué la pensée latine de l'image et Izabela Jurasz l'image de Dieu dans la tradition syriaque. Le directeur d'études a présenté les communications concernant le monde slave. Graziano Lingua a tenté et réussi l'exercice périlleux d'une recension orale du volume face à plusieurs de ses auteurs. Un débat s'est ouvert avec le public dans lequel on comptait notamment Vassa Kontouma (section des Sciences religieuses), spécialiste de théologie byzantine. Le 24 mai, Anatole Lozowski, étudiant de master 2, a présenté un exposé sur les projets de mission visant à la conversion des Juifs dans la Russie du xix^e siècle.